

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 25 JANVIER 1902

ABONNEMENTS :

UN AN, \$3.00 6 MOIS, \$1.50
 4 MOIS, \$1.00 Payable d'avance

L'abonnement est considéré comme renouvelé, à moins d'avis contraire au moins 15 jours avant l'expiration, et ne cessera qu'à sur un avis par écrit adressé au bureau même du journal. Il n'est pas donné suite à un ordre de discontinuer tant que les arrérages de l'année en cours ne sont pas payés.

ANNONCES :

1ère insertion 10 cents la ligne
 Insertions subséquentes 8 cents la ligne

Tarif spécial pour les annonces à terme.

Publié par la Compagnie du MONDE ILLUSTRÉ,
 33, rue Saint-Gabriel.

Téléphone Bell : Main 467 B. d. P. 785

Rédaction :

JULES SAINT-ELME (*Amédée Denault*), Directeur ;

M. LOUIS PERRON, Secrétaire. Bureaux :
 37, rue Saint-Gabriel

LE CANADA AUX CANADIENS

De toutes parts nous arrivent, mais surtout de nos campagnes canadiennes, des lettres d'encouragement, dans la lutte que nous poursuivons contre le cosmopolitisme errant—le colporteur—et en faveur du commerce canadien-français. Inutile de dire que ces lettres proviennent de compatriotes qui, depuis longtemps ont été témoins ou victimes de cette plaie juive, mais ne s'étaient pas encore mis à l'œuvre pour la prévenir.

Les uns : des prêtres, reconnaissent la justesse de nos appréciations et nous signalent des faits venant corroborer nos informations précédentes ; nous les en remercions bien sincèrement et notons précieusement les indications qu'ils veulent bien nous transmettre.

Les autres : des commerçants de campagne, applaudissent à notre croisade contre ces dangereux "infidèles," et déplorent la situation qui leur est faite, à eux, enfants du pays, payant taxes et redevances, se livrant à un commerce honnête et auxquels la déloyale concurrence du colporteur enlève une notable partie des profits qu'ils pouvaient, en s'établissant, légitimement espérer.

Nous savions bien qu'il suffirait de toucher la plaie du doigt pour déterminer—même chez ceux qui, atteints, ne se rendaient pas compte de la blessure—une envie bien naturelle de se défendre contre ce mal grandissant, mais nos prévisions ont été dépassées et nous poursuivrons désormais notre œuvre courageusement, persuadés que nous sommes d'avoir vu et touché juste.

Avec l'engance dont nous nous occupons ici, il ne suffit pas de frapper fort, il faut frapper souvent, sans arrêt aucun, car elle est tenace et dure aux coups.

Le proverbe arabe qui dit : "Quand tu es marteau frappe fort, quand tu es enclume dors," est constamment mis en pratique par ces nomades,—sémite pour la plupart.

Quand vous les chassez par la porte c'est par la fenêtre qu'ils rentreront, et si vous la leur fermez, ils tenteront l'escalade par la cheminée. Mettez-les dehors, à une bonne distance de votre habitation, et maintenez-les à cette même distance. Sous aucun prétexte ne vous laissez attendrir par leurs jérémiades de commande ; ils sont passés maîtres dans l'art de tromper le client. En persévérant longtemps dans cette voie, vous arriverez à vous en débarrasser, car vous les aurez touchés là seulement où ils sont sensibles, la bourse ; toute autre manière de procéder serait inutile, et si vous discutez avec eux, si vous leur offrez, croyant les tenter, le quart du prix qu'ils vous

ont demandé, vous serez pris au mot (et trompés, car ils savent lire dans vos yeux le désir plus ou moins grand que vous avez de l'objet qu'ils vendent et leur prix est fait en conséquence.

Si vous ne faites pas exactement cela, ils continueront à vous persécuter, à vous tromper, à vous enlever votre argent et quand, à leur tour, ils seront solidement établis au Canada, prenez garde à vous, ils ne lâchent pas facilement ce qu'ils détiennent et je ne donnerais pas alors un denier, ni de vous, ni de votre bien.

Une classe encore plus dangereuse du colportage que celle masculine c'est la contre-partie féminine de la tribu.

Les raisons ? Elles seraient bien délicates à dire dans un journal comme celui-ci et j'espère bien, honnêtes pères et mères de famille, que vous me comprendrez sans que j'aie besoin de mettre des boisseaux de points sur mes *i*. Souvenez-vous de ce que vous avez lu dans les livres saints : de Sizarra et de son clou, de la belle Judith et de son glaive et montez soigneusement la garde autour de vos fils.

Souvenez-vous bien, nous ne saurions trop le dire, le répéter sans cesse, que le colporteur est le tout premier degré de l'envahissement de cette province et que c'est là, surtout, qu'il faut être d'une fermeté inaltérable, car si le nomade—sémite ou non—réussit à faire "ses bedides affaires" dans la campagne, il les développe à la ville. Il s'établira alors brocanteur ou marchand de hardes faites.

Si les gens de la ville font comme nous, compatriotes des campagnes, et n'encouragent, sous aucun prétexte, ces répugnants commerçants, si soutenus par vous, qui ne les encouragerez en aucune façon, ils peuvent les empêcher de prendre pied, et, ayant si bien réussi, d'amener des grands réservoirs : russe, autrichien, allemand, africain, toute la turbe de leurs amis et parents, alors un grand pas aura été fait ; le flot envahissant sera tari—à sa source et la lutte contre les échelons supérieurs de la cosmopolite vermine sera simplifiée singulièrement, car ceux occupant ces échelons ne seront pas appuyés, leur recrutement sera interrompu et nous pourrons caresser l'espoir, de pouvoir dire d'ici à quelques années seulement, que notre bien-aimé pays a échappé, grâce à notre vigilance, à notre persévérance surtout dans la tâche à accomplir, au sort peu enviable qui le menaçait.

Ce n'est donc pas parce que le colporteur est petit, humble, que nous nous attachons à le combattre ; non, et nous ne craignons aucunement la lutte, sur n'importe quel terrain, à n'importe quel arme, avec les "grands frères" arrivés.

C'est parce que le colporteur est le premier échelon de l'envahissement, systématique, de notre Canada. C'est parce que—le colporteur, comme le journalisme, conduit à tout, à la condition d'en sortir et que ceux qui l'exercent en sortent rapidement, pour gravir l'échelon supérieur, mais en se faisant immédiatement remplacer par d'autres importés etoe sans fin ni trêve attirés par les mets vivifiants des premiers venus qui leur vantent, et avec raison, la superbe hospitalité, l'accueil bienveillant qu'ils trouvent parmi nous.

Laissez faire, laissez aller et, avant dix ans, tout ce qui est commencé sera pris par ces intrus qui ne veulent, à aucun prix, du travail régulier.

Veillez compter, parmi tous ceux que vous connaissez, que vous avez fréquentés ou simplement rencontrés sur votre chemin et dites-moi si un seul d'entr'eux est ouvrier agricole, ou industriel ?

Pas un seul ouvrier, pas un seul cultivateur, tous "gommerçants" qu'ils exercent une balle sur le dos, dans une boutique aux senteurs nauséabondes ou derrière le guichet d'un établissement fashionable. Cela devrait suffire pour vous prouver la véracité de ce que nous avançons et vous mettre en garde contre cet envahissement, dans un pays jeune, manquant de bras et de capitaux, de ces travailleurs qui ne travaillent pas, de ces capitalistes qui ne possèdent pas un centin.

JEAN CANADA,

VOUS SOUVIENT-IL ?

Nous suivions un petit chemin,
 Un soir d'été, l'inn près de l'autre,
 Ma main tremblait dans votre main,
 Et je sentais trembler la vôtre.
 Nous allions. La lune, bientôt,
 Quitta son obscure cachette,
 Et nous la vîmes de là-haut,
 Nous suivre des yeux, l'indiscrette !

Nous allions. Dans nos cœurs aimants,
 Dans nos cœurs pleins de bonnes choses,
 Nous faisons des rêves charmants,
 Dans le sentier bordé de roses.
 Nous nous sommes assis tous deux,
 Sur un tertre de mousse tendre :
 La lune était là, dans les cieux,
 Nous regardant, sans rien comprendre.

Nous causâmes — l'on sait causer,
 Quand l'amour dicte son langage,
 Et, je voulais prendre un baiser,
 Mais vous me refusiez ce gage.
 J'allais tomber à vos genoux,
 Lorsque je vis, la malhonnête !
 La lune qui riait de nous . . .
 Depuis, j'en veux à la planète.

PAUL HYSSONS.

PAR MONTS ET PAR VAUX

La Juiverie voilà l'ennemi, clame chaque semaine le vaillant *Pionnier*. Afin de jeter une note plaisante au milieu de ces dissertations fort justes, mais sévères, laissez-moi, chers lecteurs, vous raconter une histoire :

Un jour, peut-être était-ce "pendant l'horreur d'une profonde nuit," un chrétien et un juif longeaient presque côte à côte une rue de Jérusalem. Le juif, perdu dans des réflexions profondes, ou dans un calcul fort compliqué, ne vit pas un puits malheureusement entr'ouvert, aussi y piqua-t-il une tête, le pauvre ; aussitôt, comme c'était son devoir, le chrétien courut chercher une échelle.

"Vous pouviez vous épargner cette peine, lui dit l'israélite à son retour ; c'est aujourd'hui le sabbat, et ma foi me défend de monter cette échelle." Il resta donc là, l'imbécile, douze à treize heures durant, la moitié du corps enfoncée dans l'eau.

Le lendemain matin, le chrétien se hâta de venir voir comment le juif se trouvait d'une nuit... si fraîchement passée. "L'échelle, l'échelle, s'écria le juif, quand il le vit venir, au nom de Jéhovah, rapportez échelle !"

"Jésus m'en préserve, répondit le chrétien, "c'est aujourd'hui dimanche !" et il rebroussa chemin.

Ce n'était peut-être pas très charitable, cette action-là, mais... à quelque chose malheur est bon et une dure leçon profite bien.

C'est ici ou jamais, n'est-ce pas, l'occasion d'employer cette maxime empruntée à un philosophe arabe : On veut et tu ne veux pas ; tu voudras et l'on ne voudra pas.

* * *

Un petit fait canadien, maintenant :

Le Père Lefebvre, fondateur du collège de Memtamcook, avait gardé pour son père un respect profond mêlé d'admiration, admiration où perçait une teinte d'orgueil filial.

Les grands sentiments à l'état de culte s'épanchent difficilement au dehors du sanctuaire du cœur : aussi le Père Lefebvre parlait-il rarement de son cher père. Une fois, cependant, il raconta à ses grands élèves le fait suivant, : nous lui laissons la parole :

"Comme la plupart des hommes forts, mon père était doux, mais il ne faut pas réveiller le lion, je veux dire le courenr des bois qui dort. Deux anglais en goguette l'apprirent, un jour, à leurs dépens. Ils arrivaient en voiture, de Montréal... ou d'ailleurs. C'était pendant les guerres de Papineau. Les "patriotes" venaient d'être écrasés à St-Eustache... et mon père ce jour-là, se trouvait naturellement de mauvaise humeur.